

La vérité sort de la bouche des enfants

CLAUDE JASMIN

collaboration spéciale



■ Les jeunes l'ignorent mais en 1950 (et avant, donc!) le spectacle pour enfants était denrée ultra-rare. Un film de Walt Disney: rare. Des marionnettes? Rarement vraiment. Jamais pour la majorité. Nous allions aux « Concours du bon pain Excel », à des « séances d'amateurs » dans les sous-sol paroissiaux. Je vous parle d'un temps... d'avant *La guerre des tuques* et *Star Wars*. Du temps où nous achetions des « comic books » à 5 cents, usagés, au kiosque en bois du marchand de journaux au coin de la rue Jean-Talon ou Bélanger, le long de St-Denis. J'ai revu l'autre matin, non sans émotion, un tel kiosque coin avenue du Parc et St-Viateur! Puis, un autre, coin avenue des Pins et St-Urbain!

Quand la télé naît, c'est aussitôt la mise en chantier d'un service jeunesse par le superdynamique directeur de la compagnie du masque, *Normand Doré*. En quelques années, avec une fougue qu'on ne retrouvera plus, il faut bien le dire, Doré inventa avec ses équipes un programme archicomplet d'émissions jeunesse. On y trouvait de tout, même une jardinière de métier, Claudine Vallerand. La série maternelle se titrait: *Maman Fonfon*.

Un bon samedi matin, on est en direct, oubliez pas, la maternelle (sic) Fonfon questionne une des gamines de son studio 41: « Dis-moi donc, que fais ton papa, ma jolie? » La fillette ingénue: « On le voit plus mon papa, il travaille loin, loin, loin, aux barrages. » Maman Fonfon continue: « Oh, alors, je devine que chaque nuit tu vas te coucher dans le grand lit avec ta maman, non? » La réponse fuse spontanément: « Ah non, c'est mon "mon oncle" qui dort avec ma maman! » Silence partout; dans les heures aussi sans doute; après de longs moments Maman Fonfon se secoue: « Bon, on va découper des fleurs, venez ».

La vérité enfantine, fraîche et si souvent désarçonnante!

Survol au-dessus d'un nid de beauté dénudée!

Il y a être pris de voyeurisme, il y a être voyeur d'occasion. Ces temps-ci, chaîne 99, une série à la sauce « psy » excite la tendance hu-

LE P'TIT CAFÉ



Normand Hudon, Dominique Michel et Pierre Thériault gagnent la faveur tous les publics avec *Le p'tit café* du réalisateur Francis Coleman.

maine à tout voir, des invités s'y confessent avec un exhibitionnisme souvent déconcertant. Ces victimes consentantes doivent se dire: mon cas pourrait en aider d'autres. La discrétion n'est plus ce qu'elle était! Ainsi des homosexuels iront chez Janette Bertrand à Radio-Québec pour parler, pour s'expliquer. Bref, pour se faire aimer, ce viscéral besoin humain. Dans ces années 50, la « salle académique » du collège St-Laurent devenait le studio de télé no 45.

Au 45, on y voyait une haute et longue passerelle au-dessus de la scène-studio. Sous la passerelle, en coulisses, on installait de ces loges de toile sans toiture. Belle vue, en plongée, sur les danseuses ou les mannequins à défilé de mode certains jours! Une bonne fois un di-

recteur technique, en congé, vient saluer ses collègues en devoir. Dans la régie, un bruiteur coquin lui chuchote: « Léon, va sur la passerelle, l'interviewée d'une beauté rare vient de se terminer et elle va se déshabiller, cours! » Il y court. Au bout de quelques minutes le pauvre Léon se ramène déçu, dépité, frustré; les camarades rigolent. La beauté rare était un travesti! Guilda allait devenir célèbre bientôt.

Une fille-de-club: Aimée Sylvestre

Peut-on expliquer la méfiance tenace de nos bien-pensants à l'égard des émissions-variétés en ce temps-là? C'est que, jadis, une infime minorité fréquentait les boîtes de nuit d'ici. Les mauvais paroissiens! A cette

époque, nul citoyen que des paroissiens! Aussi, nos dirigeants vivaient constamment sur des épines et l'autocensure veillait. Soudain, une fille-de-club surgit! Bourrée de talents exceptionnels, c'est Aimée Sylvestre, alias Dominique Michel. On a baptisé sa série: *Le p'tit café*. S'y trouvent deux compères fort enjoués: l'un ne fait pas que jouer les sketches, il chante aussi, c'est un garçon venu des lointaines Îles-de-la-Madeleine, Pierre Thériault; l'autre est un habile dessinateur-chansonnier, Normand Hudon. *Le p'tit café* du réalisateur Francis Coleman obtient la faveur de tous les publics. On y fait fièche de toutes actualités. Son héroïne, débordante de vivacité, capable de toutes les métamorphoses, ignore en-

core qu'en s'alliant à une autre fille-de-club, Denyse Filiatrault, une série-feuilleton connaîtra une popularité monstrueuse, ce sera *Moi et l'autre* de Richer-Bissonnette. Un appartement remplacera la cave, très Rive-gauche parisienne, de *Le p'tit café*.

Normand Hudon, lui, deviendra vite un caricaturiste (à LA PRESSE) aux tableaux parfois cinglants et il faudra attendre un Girerd pour revoir de ce dessin libre, concis, de haute valeur graphique souvent. Hudon fut un affichiste de haut calibre (pour le TNM du temps) et un « découpeur-colleur » parfois génial. Par contre je n'aimais pas ses « huiles » — un médium trop lourd pour lui — je l'écrivais dans mes chroniques du samedi, ici même, et il m'en voulait. Ses graphiques, collages et dessins ensemble sont ce qu'il a fait d'inimitable.

Au temps du café-Minuit

Tant pis pour les prudes du temps, les variétés-télé obtiendront une immense popularité ici. Cependant, des provinces québécoises montaient les sempiternelles plaintes: « Et nous? Tout se fait toujours à Montréal! Et nous? » C'est la dure loi de toutes les métropoles du monde entier, eh! En 1870, le groupe des Parnassiens ne grimait pas à Charleville dans les Ardennes, c'est Rimbaud qui dut aller vers eux, à Paris! N'oublions jamais qu'ils viennent de partout ces talents-de-Montréal. Le talent vint de Trois-Rivières un jour; en mai 58, les auditoires de la télé découvraient une silhouette fringante, une jeune actrice muait en chanteuse au répertoire de haute classe, crinière en bataille, c'était Pauline Julien. Pour calmer la clameur en province, voici en tournée à travers nos villes, un quartier de chanteurs de la Vieille Capitale, trois Claude: Duguay, Gosselin, Mercier et Gaston Rochon. Les collégiens troubadours, ils se nomment. Puis, on engage une « belle » de la région « outaouaise », Suzanne Avon, l'épouse du soliste des Compagnons de la chanson, Fred Mella. Sur films, de Paris, elle nous offre les monuments « quatre étoiles au guide », les terrasses célèbres, les boutiques huppées et les galeries prestigieuses. C'est *Pour elle*.